

NOTRE AVIATION

Des usines aux escadrilles

Du "Figaro": M. le sous-secrétaire d'Etat de l'aéronautique militaire a réalisé fort habilement une idée ingénieuse, et non sans malice. Il a invité un grand nombre de représentants de la presse parisienne et départementale à connaître l'organisation de l'aviation française, à visiter des usines de construction, des écoles de pilotes et des escadrilles d'armées. C'était un grand honneur pour les journalistes que d'être nommés ainsi commissaires de l'opinion à la cinquième arme. Au cours de ces visites de vulgarisation, ils ont montré beaucoup de diligence. Certains, le feutre en arrière et le binocle en avant, notèrent avec zèle que nos avions sont munis de moteurs rotatifs ou de moteurs fixes, à refroidissement par air ou à refroidissement par eau. S'ils étaient parlementaires, peut-être jugeraient-ils déjà leur compétence suffisante pour approuver ou pour blâmer. Ces trois journées de visites avaient été décidées et organisées avant le retour du procureur des zeppelins. Au lendemain du "bombardement de la forteresse Paris", elles prirent un caractère qui ne permet pas de s'attarder aux mises en scène, ni aux décors. Notre impression a presque l'importance d'un témoignage puisque, finalement, c'est aux pilotes du front que nous avons pu demander s'ils étaient armés, oui ou non, pour nous défendre. Ne nous attardons point dans la visite des usines. Nous n'avons pas besoin de dire qu'on y travaille, pas plus que de révéler les qualités et les défauts de chaque type de moteur. Si l'aviation française souffre d'une crise, c'est d'une crise de croissance. Tous nos praticiens s'efforcent de l'acquiescer à sa taille nouvelle. Ayant perdu un peu de temps à attendre les mesures, ils coupent avec une telle ardeur dans l'acier et l'aluminium qu'on a hâte de passer devant eux les mains dans les poches, ou de passer trop vite devant une merveille de mécanique. Après les usines des moteurs Gnome et le Rhône, admirables, vastes, modèles, on s'attendait aux ateliers plus modestes où M. Clerget travaille si utilement. Puis, on a éprouvé chez de Dion-Bouton une agréable impression de notre force défensive et offensive. Cette impression devient plus grisante, s'augmente de fierté nationale, aux usines Renault, et croissant du moteur à explosions. La traversée des ateliers Farman, si actifs et silencieux dans la blancheur des bois et des toiles, suggère comme une fraîcheur marine. Enfin, à Issy-les-Moulineaux, dans le jour tombant, nous vîmes les résultats de la méthode inventive et généreuse de Gabriel Voisin, notre artillerie aérienne qui range ses avions en plein air comme des batteries. Puis, nous eûmes le spectacle splendide, mais un peu profane, des Nieuport jouant à mieux voler que les hirondelles, et la démonstration des ingénieurs et utiles Gaudren, qui ont été originaux en recevant à l'exemple des Wright, aux yeux hébétés qu'ils animent, eux, avec deux moteurs.

de fabrication d'hydrogène et de réparations. Nous laisserons l'appréciation de... aux inspecteurs militaires, ne serait-ce que pour la raison discrète d'être plus rapidement à Chartres. Comme nous arrivions sur l'un des terrains où les élèves pilotes font leurs premiers vols, nous relevâmes cette phrase d'une excellente notice du commandant X... qu'on avait bien voulu nous remettre: "A la mobilisation, toutes les écoles d'aviation furent fermées. Les effets de cette mesure ne tardèrent pas à se faire sentir." Et dans l'instant même où nous allions en prendre note... nous entendîmes le docteur Maunoury qui disait: "La dernière fois que je suis venu sur ce terrain, c'était avec cet héroïque Emile Reynaud." Et le nom de l'apôtre prononcé dans cette phrase échangée familièrement, entendue par hasard, et sans religion d'une prière mentale, nous ne pensâmes plus à ricaner. Nous nous courûmes vers le groupe des jeunes gens qui, devant la patrie en danger, ne pensaient qu'à suivre son exemple, à servir, d'abord. Magnifique groupe d'aiglon! Tous serrés les uns près des autres, officiers ou simples soldats, attendant leur tour de monter sur l'appareil d'école, d'apprendre, de savoir. Des visages joyeux, clairs de jeunesse, de santé. Les avions tournaient dans le ciel et venaient à tour de rôle se poser à quelques mètres. Un élève descendait, quittait son casque; comme un seaphandrier, chaque fois qu'il venait à terre, semble s'étonner de respirer dans un autre élément. Le capitaine V... (car l'anonymat est de règle ici comme sur le front) appelait un moniteur et nous le présentait. Un grand homme maigre, calme, qui a formé plus de cent pilotes, ces dernières semaines, sans un seul accident. On allait le féliciter; mais lui regardait dans les yeux l'officier chef pilote et, à l'avance, lui restituait si doucement notre hommage que nous ne pouvions les admirer, l'un et l'autre, qu'en nous taisant. Le capitaine F... si discret, mais dont l'intelligence précise, la volonté tenace, le courage calme et l'ardeur brûlante se trahissent à chaque phrase, à chaque geste, nous offrait alors un spectacle que les plus riches sportsmen n'ont jamais connu: le lâcher des aiglons. Pour la première fois, des élèves allaient voler seuls. Ils émbaïnaient lestement leur appareil, assuraient leur casque et leurs lunettes avec une hâte joyeuse, et puis, ils mettaient tous les gaz. Le moteur ronflait, l'appareil courait au ras du champ et le miracle se renouvelait; les roues ne touchaient plus la terre, les grandes ailes se tendaient sur l'horizon, se détachaient, s'élevaient dans le ciel. On pensait au chapitre de Michelet dans l'Oiseau; la mère active et craintive qui embaïst ses oisillons. Le capitaine F... et le capitaine V... sans un geste, sûrs de leur méthode d'instruction, regardaient tranquillement leur victoire ailée. Sur un autre terrain, qui est celui des pilotes qui volent seuls, comme des éleveurs sépareraient des poussins au duvet de poussins à plumes, d'autres biplans tournaient, glissaient à terre, remontaient, revenaient. Ce n'étaient plus les crépitements des moteurs tournant follement au banc d'essai; dans un remous chargé d'huile brûlée, mais le glissement sans bruit des skis de l'aéroplane sur la piste de l'air. Déjà, ces élèves étaient prêts. Ils passeraient demain leur brevet militaire. Ils gagnaient après-demain la réserve générale d'aviation qui les distribuerait dans chaque armée, selon les demandes des chefs d'escadrille. Les nouvelles recrues défilaient devant nous, sur leur terrain de manœuvres, c'est-à-dire le ciel. Chacun, à la coarde de son avion, emportait son drapeau pendant que nous visitons leurs nids, une paillasse entre quatre planches, leurs ateliers où sont réparés moteurs et

appareils pour la plus grande économie du budget et la plus grande sécurité des pilotes. Ouvriers militaires qui n'ont pas les salaires d'usines et partagent sous les hangars de bois la dure vie des élèves, ouvriers sans croix de guerre, qui restent enfermés pour que les aviateurs soient libres, nous n'avons pas à dire votre mérite, car le capitaine F... qui vous dirige comme il dirige les aiglons, a su nous émouvoir en nous disant votre dévouement. Mais la crise de l'aviation? Mais les progrès des aviateurs ennemis? Mais notre impuissance? Nos aviateurs à terre, comme les albatros de Baudelaire? A une escadrille du front, nous avons trouvé des réponses. Sur un terrain au bord d'une route, des hangars de toile claquent au vent. Devant les hangars, les appareils sont rangés en ordre de bataille. Une escadrille d'avions de chasse, une escadrille d'avions de reconnaissance, d'observations photographiques ou de réglage des tirs d'artillerie. Les avions de chasse sont des Nieuport, courts, ramassés, à queue de squales. Un capitaine, qui a vengé Paris en abattant l'un des aviateurs allemands qui étaient venus jeter des bombes dans nos rues, monte dans son "bébé", bondit au ciel, vire sur lui-même malgré un vent brusque, passe au-dessus de nous à folle vitesse, revient d'un vol ralenti. D'autres officiers, ses compagnons, en qui nous retrouvons par hasard des camarades de jeunesse, qui suivaient, jeunes sous-lieutenants, les premières expériences de Gabriel Voisin, qui sont venus à l'aviation dès leur second zénon, nous parlent sans qu'ils nous ayent interrogés; et nous savons qu'ils sont incapables de nous rassurer par ordre. Les Fokker? Mais avec nos Nieuport, nous les laissons sur place. Qu'ils attaquent à des "gros pépés" en travail? Evidemment, ils sont faits pour ça. Mais, qu'avons de combat, ils se frottent à nos avions de combat, nos chances restent bonnes. Et ils le savent. Vous feriez des mystères sur notre escadrille. Ils connaissent mieux que vous l'emplacement de nos hangars. Mais ils n'en approchent pas. Ils savent qu'ils y trouveraient quelques fox-terriers... Il faut attendre. De trois mois en trois mois, l'aviation fait des miracles. Pour occuper le temps, chacun de nous fait ici sa besogne et en est content. Il n'y avait pas besoin de venir nous voir. Vous deviez bien vous en douter. "Ah! pour ce qui est des zeppelins, nous sommes tous prêts à sauter dans notre appareil et à risquer en plein nuit de nous casser le cou dans l'espérance d'en abattre un. Mais cet espoir est bien chimérique. Le zeppelin dans la nuit est comme un poisson dans l'eau. Nous, nous ne faisons que plonger. Il faudrait le saisir à l'instant même de notre plongeon. Et de quelle façon, le saisir? Il a de quoi se défendre; nous n'avons presque rien pour l'attaquer. Dans la nuit, c'est lui qui peut nous découvrir et nous tirer au vol, de toutes les côtés à la fois. Mais, si petite que soit la chance de l'avoir, nous la tentons. Cependant, ne comptez pas trop sur nous." Tout cela dit, joyeusement, en franchise, et même déclarations dans une escadrille de bombardement viciée un peu plus tard. L'avion canon de Voisin, lançant ses boîtes à mitraille, a une chance de plus que les camarades. Mais il doit s'élever avant eux pour parvenir à la hauteur du zeppelin. Et comment l'attendre longtemps? Un bon moteur puissant et régulier, on comme un moteur d'automobile. Tout le secret de l'aviation est dans ce moteur, disent les hommes qui font de savants calculs et des dessins mystérieux sur de grandes feuilles de papier, pendant que nos aviateurs, à côté de leurs appareils, regardent le ciel, comme les pêcheurs

qui ont confiance dans leur bateau regardent la mer. REGIS GIGNOUX. LA MORT D'UN HEROS. L'abbé Wetterlé public, dans le Bulletin des armées, cette lettre suprême d'un Alsacien, Alfred Meyer, qui, accusé de connivence avec les Français, fut condamné à être fusillé. Prison départementale de Mulhouse (Alsace), le 12 septembre 1915, à 11 heures du soir. Chère Matho, femme inoubliable, Avec les quelques mots que je t'envoie par la présente, je viens te dire adieu du fond de mon cœur. Demain matin, 13 septembre, 1915, à six heures, je marcherai à la mort. Je suis fort et résigné, j'affronte la mort avec la conscience d'avoir toujours fait mon devoir comme fils, homme, époux et père. Mon cœur de chrétien bat tranquillement; la dernière pulsation sera pour toi, comme ma dernière pensée. Console ma chère mère d'une perte que elle ressentira cruellement. Dis-lui surtout que je meurs comme un homme, comme un soldat dans les temps graves de la guerre... Que Dieu te protège! Je t'exprime ma gratitude éternelle pour les neuf années de bonheur non troublé que tu m'as données, pendant lesquelles nous avons partagé tous nos plaisirs et toutes nos peines! Je te bénis, toi et nos enfants, Claude, Denise et Serge, qui bientôt te seront un soutien comme de braves petits cours. Qu'ils prennent la vie au sérieux. Mes fils devront considérer le travail comme le but de leur vie... Je vous embrasse tous pour la dernière fois... Dieu vous garde tous dans sa protection. Je meurs en chrétien. Et le lendemain il tombait sous les balles allemandes en criant: "Vive la France!" D'AUTRES HEROS. Il faudrait les citer, eux aussi, à l'ordre du jour, bien qu'ils ne soient pas au front, car ils ont exposé vaillamment leur vie pour sauver celle de nos soldats contre un ennemi plus terrible que les Boches, contre le choléra qui, grâce à leurs expériences, n'a point fait son apparition comme dans toutes les grandes guerres. Ces braves sont trois savants de l'Institut Pasteur de Tunis, et voici leur exploit: A la recherche d'un sérum anticholérique, ils devaient procéder à une série d'opérations dangereuses à l'extrême. Il s'agissait d'abord d'injections intra-veineuses de bacilles vivants du choléra; puis, pour éprouver cet essai d'immunisation, il fallait absorber de pareils bacilles par la voie digestive, c'est-à-dire risquer une mort horrible. Les sujets pour de telles expériences ne se trouvent pas aisément. Nos trois savants, MM. Nicolle, Comor et Conseil, ne les cherchèrent point d'ailleurs; stoïquement, ils opérèrent sur eux-mêmes et attendirent avec calme les résultats. Ces résultats heureusement furent bons. Les miracles du sérum anticholérique l'ont prouvé depuis. Il est des actes de bravoure dont la discrétion accroît encore la beauté. ACCUSATION FORMELLE La lettre collective des évêques belges au clergé allemand comporte des annexes, parmi lesquelles "Le Matin", journal belge se publiant à Londres, cite cette déclaration du cardinal Mercier: Dans leur réponse aux catholiques français, les catholiques allemands parlent des attentats contre les religieux

INSURANCE STATEMENTS. HOME LIFE INSURANCE COMPANY. ABSTRACT OF ANNUAL REPORT OF THE COMPANY FOR YEAR ENDING DECEMBER 31, 1915. Assets: Real estate, Bonds and stocks owned, Cash, Premiums in course of collection, Interest and rentals—due and accrued, All other assets. Liabilities: Insurance and annuities reserve, Premiums, rentals and interest prepaid, Miscellaneous items, Amount to be apportioned to policy holders in 1916. Benefits: Total receipts from policy holders, Interest, dividends and rentals, Profit on sales of stocks, bonds, real estate, and other receipts. Disbursements: For death claims, For maturity claims, For annuities, For surrender values, For dividends, For claims under supplementary contracts, Total paid contract and policy holders. Gain and Loss Exhibit: Surplus Dec. 31, previous year, Total gains on insurance account during year, Total loss on investment account during year, Surplus end of year. Real Estate Owned: Actual cost, Book value Dec. 31, 1915, Repairs, improvements and taxes, Gross income, 1915, Net income, 1915, Consideration for real estate purchased in 1915, Amount of real estate owned by the company, Market value of real estate owned, Loans in existence Dec. 31, 1915, Loans made in 1915, Bonds and Stocks: Amount of bonds and stocks owned, Net income, 1915, Dividends received, Total income, 1915, Expenses, 1915, Net income, 1915. Rates of Annual Dividends: Kind of Policy, Term, Dividend, 1915, 1914, 1913, 1912, 1911, 1910, 1909, 1908, 1907, 1906, 1905, 1904, 1903, 1902, 1901, 1900. Allen Mehle, General Agent, 710 HENNING BUILDING.

FEUILLETON DE L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS. No. 39 Commencé le 3 février 1916. Les Deux Petites GRAND ROMAN PARISIEN Par HENRI KÉROUL (Suite). Inutile de dire que j'avais secrètement envoyé mes instructions à mon intendant pour éviter que la maladresse de quelque domestique n'éventât la mèche. A la gare, un landau merveilleusement attelé nous attendait, dans lequel ma femme prit place avec une visible satisfaction. Il y avait dans son attitude quelque chose d'enfantin qui me charma, car je n'étais pas sans appréhension sur le résultat de cette nouvelle épreuve. J'avais résolu, en effet, de m'assurer que son caractère simple ne se trouverait pas altéré par le contact de ce luxe qui allait, sans préparation, sans transition, lui servir de cadre désormais. La réception qui nous fut faite à notre arrivée par les domestiques de mon soi-disant patron, enchantés ma

compagne, qui se mit à parcourir avec une curiosité tranquille les salons et les appartements privés du château. Je l'observais attentivement, et son attitude me ravit. Elle admirait en femme de goût que son instinct porte naturellement vers les belles choses; mais dans cette admiration n'entrait aucune jalousie. C'était là un sentiment bas que son âme simple, mais élevée, ignorait. Nous vécûmes dix jours ainsi, en toute quiétude, jouissant avec discrétion de la splendide hospitalité qui nous était offerte par mon généreux patron. Je jugeai alors que mon expérience avait suffisamment duré, et brusquement j'annonçai: — Hélas, ma pauvre chérie, il va falloir quitter notre paradis: le patron arrive demain. — Nous allons donc être obligés de nous séparer, murmura-t-elle d'une voix affligée. — Mais non, je pars avec toi. — Alors, pourquoi cet air navré? ajouta-t-elle toute joyeuse. — Comment, cela ne te fait rien de quitter toutes ces belles choses? — Ce luxe ne te tente pas? Tu ne regrettes rien? — Non... Que veux-tu que je regrette puisque tu ne me quittes pas, et que nous avons passé les dix plus beaux jours de ma vie? — J'en rapporterai un souvenir charmant et ému, voilà tout. — C'est tout? — Non, c'est tout. — Il me fut impossible de me contenir

plus longtemps, de prolonger davantage une comédie qui avait assez duré... Et la prenant dans mes bras, l'étreignant longuement contre ma poitrine: — Eh bien, pardonne-moi de l'avoir menti, lui criai-je! — Tout cela, ma chérie, c'est à toi! — Il me sembla qu'elle me croyait devenu fou. — Tout cela... quoi? interrogea-t-elle avec une stupeur un peu inquiète. — Mais le château... le parc... les chevaux... les fermes... tout... — La prenant par la main je la menai à un meuble dont j'ouvris un tiroir rempli d'écrins desquels, avec une fébrilité joyeuse, je sortais les solitaires, les bagues, les bracelets dont je lui empressais les mains, lui disant joyeux: — Tiens! cela aussi est à toi... et cela encore... et aussi cela! — Et si ceux-là ne te suffisent pas... parle... ordonne... tu en auras d'autres... et encore d'autres, autant que tu voudras... — Dépense... achète... sans compter. Tu es riche, coïssamment riche! Toutes tes fantaisies tu peux les satisfaire. — Rien n'est trop beau, rien n'est trop cher pour toi. — Cette fois, je crus que c'était elle qui allait devenir folle. Elle me regardait, puis reportait ses regards sur les bijoux qui ruisselaient entre ses doigts comme les gouttes d'une cascade étincelante, balbutiant: — Mon Dieu!... Mon Dieu!... Puis laissant rouler sur le tapis les

perles, les pierres précieuses, elle se voila le visage de ses doux mains et se mit à pleurer. — Eh bien, qu'as-tu? demandai-je, stupéfait, en la prenant dans mes bras pour la consoler. — Pourquoi m'as-tu trompée? me répondit-elle, d'un ton dans lequel perçait comme un peu de tristesse. — Alors, avant même de me connaître, tu me méfiais donc de moi? — Ce que j'aimais en toi, ce n'est pas ta fortune, va! — Que pouvais-je lui répondre? Elle avait raison!... mille fois raison!... C'était vrai, je n'avais aucune explication plausible à lui donner de toute cette comédie, bien innocente cependant. — Aussi, continua-t-elle, je désire que nous fassions comme si ton patron arrivait demain, nous allons partir. — Partir?... lorsqu'à l'instant même, tu viens de me déclarer que les dix jours passés ici te complèteraient parmi les plus beaux de ta vie! — C'est vrai, mais tout à l'heure, je ne savais pas ce que je faisais. — Alors, vraiment, insistai-je, tu m'en veux donc beaucoup d'avoir voulu te faire une surprise? — Non, je t'en veux seulement d'avoir douté de moi. — Ton cœur aurait dû être plus perspicace, et comprendre mieux le mien... — Alors? murmurai-je tout penaud... — Alors, nous partirons demain, comme il était convenu, et nous voyagerons. Les paysages nouveaux me feront

peut-être oublier le grand chagrin que tu viens de me faire... — Le seul que je te ferai jamais, je te le jure, m'écriai-je avec feu. — Ce léger nuage dans notre idylle ne dura pas, comme vous l'imaginez. Je pus rapidement obtenir mon pardon, et après une randonnée à travers l'Europe, nous vîmes nous fixer à Paris dans un superbe hôtel du Cours la Reine, dont j'avais fait l'acquisition. A dater de ce moment, commença une existence de fêtes, dont j'étais heureux de faire profiter ma femme, ma chère femme, dont la beauté paraît magnifiquement le cadre de luxe dans lequel la plaçait mon énorme fortune. — Mais hélas! rien, ici-bas, n'est éternel. — Mon bonheur dura depuis cinq ans, lorsque, brutalement, la fatalité vint s'abattre sur moi. Cinq années de félicité complète, sans une ombre, sans un nuage, si complètes que, par instants, j'en étais étonné. — Ah! comme j'avais raison!... Car, à mon insu, j'avais été sans m'en apercevoir, sans m'en douter, le jouet d'une étonnante coquinerie. — Ah! que de gorges chaudes ils ont dû faire, en pensant à moi, elle et moi, méprisable qui était son amant!... En quelle pitié ils devaient tenir ma naïveté... ma confiance imbécille! — Tenez! quand j'y pense, une rage folle me monte encore au cerveau, une rage telle que je me prends à regretter de n'avoir pas poussé plus loin ma vengeance...

Si je la tenais là, à portée de ma main, cette gourmandine!... Il tremblait... sa voix étranglée devenait presque inintelligible. — Mais, presque aussitôt, ses doigts crispés retombèrent inertes sur le drap, et d'un ton presque honteux, il balbutia en hochant la tête: — Mais non, non, voyez-vous, je me fais plus fort que je ne le suis en réalité. — Aujourd'hui, je serais aussi lâche que je l'ai été jadis, puisqu'aujourd'hui malgré tant de temps écoulé, je l'aime encore, oui, je l'aime aussi complètement, aussi profondément qu'il y a quarante ans. — Mais non, non, voyez-vous, je me fais plus fort que je ne le suis en réalité. — Aujourd'hui, comme alors, l'arme me tomberait des mains!... Il courba la tête et demeura un long moment, le menton touchant la poitrine, silencieux, absorbé dans ses douloureux pensées. — Saisi de compassion, revêlant sa propre aventure pendant que le duo parlait, Villeroi n'avait pas fait un geste, pas prononcé une syllabe. — Glacé jusqu'aux moelles, l'esprit bouleversé par ses tristes souvenirs, il écoutait, haletant. — Mais ce moment de prostration de M. de Salavéda était passé... Et, relevant la tête, prêt à continuer: — Ou en étais-je? prêt à continuer: — Ou en étais-je? demandai-je. — A Continuer

F. J. BUISSON 1215-15 RUE NORD LIBERTE. Tous Travaux dans le Plombage et Chauffage par la Vapeur. Téléphone Hemlock 25.